

# Identification projective et théorie de l'esprit : quelques hypothèses sur leurs mécanismes interactifs intimes

Bernard Golse

*« Mais jusqu'où pouvons-nous aller dans l'empathie de l'angoisse de la perte de l'objet ? Sommes-nous capables de nous représenter vraiment ce qui a lieu dans une identification projective massive ? Le discours du patient nous y aide sans doute. Mais quid de la partie cachée de l'iceberg ? »*

(Green, 1980)

## Éprouver, représenter, penser

Penser revient à se donner une représentation de soi-même, des objets qui nous entourent mais aussi des représentations des liens et des relations entre soi et ces objets, des liens et des relations entre ces objets, et des liens et des représentations enfin entre soi... et soi-même.

Mais penser, ce n'est pas seulement penser intellectuellement, c'est aussi éprouver et ressentir émotionnellement le monde, ainsi que nos propres représentations de celui-ci.

De ce fait, la pensée ou le penser, c'est-à-dire l'activité de penser, se situe à l'exacte interface entre l'affectivité et la cognition, entre l'intellect et les émotions.

Mais ceci ne suffit pas encore à caractériser le penser, car il importe d'ajouter que penser se fait toujours au sein de la relation à l'autre : non seulement la naissance de la pensée, mais aussi la pensée elle-même une fois établie.

Autrement dit, la pensée s'avère être fondamentalement une activité de copensée, ce qui revient à dire que penser consiste toujours à penser l'autre, et à penser avec l'autre, soit penser l'autre par l'autre et avec l'autre.

Sur le plan cognitif, ceci suppose la mise en place d'une « théorie de l'esprit », tandis que sur le plan affectif, ceci renvoie à ce que la psychanalyse a décrit sous le terme « d'identifications projectives ».

C'est à la mise en perspective de ces deux processus que s'attachent les lignes qui suivent, après un rappel de quelques définitions de l'affect et des émotions où l'on verra que ressentir est de plus en plus conçu, aujourd'hui, comme une véritable activité de représentation.

Un chercheur comme Jean-Claude Ameisen<sup>1</sup> disait ainsi récemment : « Je prends de plus en plus conscience que savoir et éprouver sont une seule et même chose ».

## **Affects et émotions : définitions, histoire des idées et des connaissances et fonctions de représentation**

Nous devons d'abord signaler que D. Houzel (2005), dans le *Dictionnaire international de la psychanalyse (notions, biographies, œuvres, événements, institutions)*, a rédigé l'item « Émotion » de manière extrêmement instructive.

Ce qu'il importe de retenir de son travail, c'est la proximité relative des concepts d'affect et d'émotion à ceci près que le terme d'affect renvoie sans doute davantage à la théorie des pulsions, tandis que celui d'émotion renvoie peut-être davantage à la théorie des relations d'objet.

Il semble, par ailleurs, que le terme d'émotion comporte une valence plus dynamique que celui d'affect dont la fonction principale, dans le champ de la métapsychologie de base, correspond surtout à une fonction de coloration du représentant-représentant de la pulsion (*Darstellung-Repraäsentanz*).

G. Haag (1992) de son côté, quand elle parle des émotions, insiste souvent sur leur dynamique intense qui permet de lancer quelque chose de soi vers l'autre, comme l'indique d'ailleurs l'étymologie même du terme (é-motion) qui implique l'idée d'un mouvement qui nous fait sortir en quelque sorte de nous-mêmes.

Ceci est évidemment très sensible chez les bébés qui, à défaut de langage (*in-fans*), passent par l'image motrice pour penser leurs impulsions et leurs attractions relationnelles et pour nous montrer ou nous démontrer, à leur manière, par exemple dans leurs « boucles de retour<sup>2</sup> », quelque chose de leurs élans interactifs ainsi figurés au travers de certaines de leurs émotions. Ce lancer-vers-l'autre a donc valeur simultanée de constat et de tentative d'annulation de l'écart intersubjectif

---

1. Immunologiste, ancien président du Comité consultatif national d'éthique.

2. G. Haag a bien montré comment les bébés, quand ils accèdent à l'intersubjectivité (dans le deuxième semestre de la vie, environ), semblent prendre conscience du circuit de la communication et savent alors, après tel ou tel échange interactif harmonieux et réussi, présymboliser, dans leur corps ou leur comportement, l'échange qui vient d'avoir lieu : ils font ainsi faire, par exemple, un très joli mouvement à leur main et à leur bras, une sorte de boucle qui va vers le partenaire de l'interaction, comme pour le toucher et entrer en lui, puis qui revient ensuite vers le bébé, et c'est ce mouvement qu'elle désigne par le terme de « boucle de retour » car il représente une sorte de figuration corporelle du circuit de la communication, et notamment des émotions.

(ce que l'on retrouvera d'ailleurs, *mutatis mutandis*, au niveau du langage verbal). G. Haag parle ici d'une « émotionnalisation de sensations ».

Ajoutons encore que si l'émotion partagée peut se jouer à deux, il n'en va pas de même, on le sait, des processus d'attention conjointe qui impliquent toujours un objet tiers (chose, activité ou personne).

## Histoire des idées et des connaissances

Rappelons d'abord que pour C. Darwin (1872), il existe six ou sept émotions de base (joie, tristesse, colère, dégoût, peur, honte et surprise).

Pour lui, ces émotions font en quelque sorte partie d'un équipement neuropsychologie de base dont l'innéité renvoie à une vision quelque peu constitutionnelle et statique de cette question.

Dès 1925, dans son article sur « La négation », S. Freud insiste sur le fait que le « jugement d'attribution » est premier avant le « jugement d'existence ».

On sait que dans cet article — dont la première partie est consacrée à l'étude de la négation en tant que mécanisme de défense chez le sujet adulte névrotique mais dont la deuxième partie envisage la négation comme un mécanisme central et fondateur dans l'ontogenèse de l'appareil psychique — S. Freud opère un renversement qui vaut comme un véritable coup de force.

Il montre en effet que, contrairement aux modélisations de la psychologie académique classique, l'approche métapsychologique invite à considérer que, face à un objet externe, le premier acte de pensée ne consiste pas à se demander d'abord si l'objet existe bel et bien (jugement d'existence), mais plutôt s'il est source de plaisir ou de déplaisir (jugement d'attribution).

Si l'objet est jugé comme « bon », alors il sera introduit dans le monde représentationnel (interne), si l'objet est jugé comme « mauvais », alors il sera éjecté, vers un dehors encore indéfini et mal circonscrit, vers un non-Moi externe (le « Moi-plaisir » originel se constituant précisément dans le mouvement même de ce travail de triage en fonction du principe de plaisir/déplaisir).

Nous n'irons pas plus loin ici dans l'analyse du clivage qui se met ainsi en place entre un dedans d'abord entièrement bon et un dehors d'abord entièrement mauvais, mais l'on voit bien comment dans ce travail de délimitation, S. Freud accorde de fait un rôle central à l'affect dans la constitution même du monde représentationnel.

D. Houzel souligne, quant à lui, les apports théoriques de M. Klein (1976) et de W.R. Bion à cette problématique des émotions bien évidemment fondamentale dans leurs modélisations théoriques qui, on le sait, ont permis le déploiement de la théorie des relations d'objet au sein de laquelle les émotions sont essentielles, alors que c'est plutôt l'affect qui se trouve en position centrale dans la théorie des pulsions.

Il y a ensuite, nous semble-t-il, tout un mouvement des idées qui mène des positions freudiennes aux travaux de D.N. Stern, en passant par les conceptions d'I. Fonagy (1991) et d'A. Green sur le travail et la fonction de l'affect.

Peu à peu, on assiste en effet à un double mouvement conceptuel.

D'une part, le principe de plaisir/déplaisir se voit revisité et, d'autre part, l'affect revêt progressivement une fonction de « représentation<sup>3</sup> ».

En effet, alors que jusque-là, la psychanalyse considérait globalement le plaisir comme lié à la décharge et le déplaisir lié à la tension, toute une réflexion — et notamment celle de D.N. Stern à propos des interactions entre mère et enfant — se fait jour qui montre désormais que le plaisir peut aussi découler d'une mise en tension pourvu que celle-ci respecte certaines conditions de vitesse et d'intensité (ni trop forte, ni trop brutale).

Cette vision dynamique de l'indexation de l'expérience interpersonnelle par un affect de plaisir mérite également d'être prise en compte dans les rapports du sujet avec ses objets internes, et ceci rend compte du plaisir qui peut être lié à l'attente ou au suspense, encore qu'ici certains tenants de la vision métapsychologique classique puissent éventuellement objecter que le plaisir, si plaisir il y a, ne serait pas lié à la montée de la tension pulsionnelle mais plutôt à l'anticipation psychique de la décharge...

Comme on le voit, les choses ne sont pas simples !

C'est toute la question des *feelings shapes* décrites par D.N. Stern dans le cadre des interactions précoces qui se trouve ici posée, *feelings shapes* qui constituent de véritables lignes émotionnelles et temporelles et qui permettraient une reconnaissance et un investissement de l'objet par le biais de ses contours rythmiques et interactifs (style interactif et caractéristiques de l'accordage affectif) avant même que le bébé puisse le reconnaître par ses spécificités formelles et statiques, ce que S. Lebovici, dès 1960, avait annoncé de manière prémonitoire en affirmant que « l'objet peut être investi avant d'être perçu ».

Les affects et leur agencement dynamique prennent ainsi, peu à peu, une fonction de représentation de l'objet et cette nouvelle conception des choses se retrouve également dans les modélisations d'I. Fonagy (1991) sur *La vive voix* (fonction de figuration affective de l'énonciation) et d'A. Green (1973) sur *Le discours vivant* (fonction de représentation de l'affect et non plus seulement de coloration émotionnelle quantitative du *Darstellung-Repräsentanz*).

## Perception progressive des affects ou des émotions au fil de cette histoire des idées comme une manière de penser l'objet

Ceci rejoint les travaux de W.R. Bion pour qui les affects ou les émotions ne sont en rien de simples motivations pulsionnelles sous-tendant l'activité exploratoire ou sublimatoire de l'objet mais valent, au contraire, en eux-mêmes comme un premier mode d'appréhension et de connaissance de celui-ci.

Les liens K ou C (pour *Knowledge* ou Connaissance) s'enracinent dans les liens L ou A (pour *Love* ou Amour) et les liens H (pour *Hatred* ou Haine), mais ils sont intrinsèquement, eux-mêmes, des liens émotionnels.

---

3. Sous ce terme, on entend aujourd'hui l'activité même de la fonction de représentation.

Nous l'avons vu également avec les travaux de D.N. Stern pour qui le style interactif est en soi un mode de connaissance et de reconnaissance de l'objet (notion de « Représentations d'interaction généralisées »).

Il faudrait encore mentionner ici D. Meltzer (1988) et son concept de « conflit esthétique » qui renvoie bien à une découverte de l'objet primaire par le biais de l'émotion (esthétique), puisque c'est pour échapper au dilemme énigmatique entre le dedans et le dehors de l'objet (« Est-ce aussi beau au-dedans ? ») que le bébé va fragmenter et pulvériser l'objet d'abord perçu comme un tout (théorie qui, comme D. Houzel l'a bien montré, implique un renversement hérétique entre les deux positions kleinienne puisque, pour D. Meltzer, ce serait la position dépressive qui serait première, la position schizo-paranoïde ne survenant que comme une défense secondaire vis-à-vis du conflit esthétique initial et de nature fondamentalement dépressive).

Notons, au passage, que le conflit esthétique peut aussi être compris comme une dialectique conflictuelle entre une tridimensionnalité originaire et un accrochage bidimensionnel immédiat.

Sur un tout autre plan, nous dirons enfin que les données les plus récentes sur la mémoire (G. Edelman, 1992) plaident également en faveur d'une intrication serrée entre émotions et cognition puisque c'est bien l'affect qui, dans cette perspective, contextualise l'engrammation, mais aussi l'évocation et la (re)construction des souvenirs qui ne sont plus considérés, aujourd'hui, comme liés à des traces mnésiques plus ou moins stables et fixées.

Au terme de ce rapide survol, on insistera seulement sur le fait que le travail de l'affect est actuellement de plus en plus décrit comme éminemment dynamique et comme un processus qui comporte en lui-même une dimension de représentation et de communication.

Penser cognitivement et éprouver émotionnellement sont donc littéralement indissociables.

Par ailleurs, en ce qui concerne le bébé, les processus de passage de l'indice au signe, soit les processus dits de sémiotisation, apparaissent désormais comme fondamentalement affect-dépendants, puisque c'est dans le cadre des interactions précoces qu'ils vont se jouer et se déployer et que celles-ci, nous l'avons dit, se trouvent centrées par le jeu des affects et des émotions.

On sent donc à quel point l'affect pourrait être un point de passage conceptuel fécond entre le plan de l'interpersonnel et celui de l'intrapsychique, alors même qu'au niveau représentationnel, ces deux plans se situent souvent dans un rapport conflictuel réputé difficilement dépassable.

## **Identification projective et théorie de l'esprit**

Notre propos n'est évidemment pas de les confondre, de les rabattre l'un sur l'autre, ou de les amalgamer, mais de montrer certaines zones de recouvrement dans la dynamique de ces deux concepts dont l'un renvoie à un mécanisme (l'identification projective), et l'autre à une modélisation (la théorie de l'esprit),

mais qui représentent peut-être deux facettes complémentaires d'un seul et même processus se jouant simultanément sur un plan affectif et cognitif.

## À propos de l'identification projective

Sous le terme d'identification projective, on désigne le mécanisme — associant identification et projection — par lequel un sujet va exporter, si ce n'est expulser, telle ou telle partie de son monde interne, de ses objets internes (c'est-à-dire de ses représentations) au sein même de l'appareil psychique d'un autre sujet.

Il s'agit donc, initialement, d'un mécanisme de défense mais l'affaire ne s'arrête pas là, car les parties de soi projetées dans l'autre peuvent, en réalité, revêtir une double fonction : d'une part, une fonction d'identification bien sûr (comme le terme l'indique) puisque le sujet qui y a recours se sent davantage exister, comme de manière parasitaire, en se coulant dans le monde interne de l'autre qui accueille ses projections, mais d'autre part, et c'est là le point le plus délicat, une fonction d'observation de soi-même, notamment comme si le sujet parvenait à s'observer lui-même à partir de l'autre et à partir des parties qu'il a projetées en lui.

Par ailleurs, pour la psychanalyse, l'identification projective, avant même de fonctionner entre sujets différenciés, est un mécanisme susceptible de fonctionner en deçà de la constitution de l'écart intersubjectif (entre mère et bébé) et de participer alors à la constitution de cet écart.

Dans ce dernier cas, il s'agit alors en quelque sorte pour l'enfant de projeter dans le psychisme de l'adulte des parties de lui-même qui ont besoin du psychisme de l'autre, de son « appareil à penser les pensées » (W.R. Bion), afin de pouvoir être pensées.

Mais, ce faisant, et au-delà de la dynamique identificatoire primaire, ne s'agit-il pas aussi pour l'enfant de voir le monde à travers le regard de l'autre, fût-ce d'un autre encore indifférencié ?

On rejoindrait là ainsi, par des voies différentes, le cœur même de la théorie de l'esprit mais aussi ce que M. de M'Uzan (1994) cherchait, il y a déjà quelques années, à décrire au travers de son idée d'une « extraterritorialité du Je », soit d'un narcissisme projeté.

Quoi qu'il en soit, l'identification projective permet au sujet qui utilise ce mécanisme à avoir accès, au moins partiellement, à la vision du monde de celui dans lequel il a projeté des parties de soi, et il y a donc là une manière de partager quelque chose du vécu psychique de l'hôte des projections.

Il importe cependant de noter l'indéniable et progressive atténuation de la place de l'agressivité et de la violence destructive des pulsions de mort dans l'évolution du concept d'identification projective, évolution que R.D. Hinshelwood (2005) a fort bien retracée.

C'est en effet un concept qui a beaucoup évolué depuis qu'il a été proposé par M. Klein (1976), laquelle y voyait un mécanisme de défense étroitement lié à la dynamique des pulsions de mort.

Quand, ensuite, W.R. Bion a distingué l'identification projective normale de l'identification projective pathologique, une première voie d'adoucissement du

concept, si l'on nous permet de s'exprimer ainsi, s'est fait jour puisque l'identification projective normale a dès lors été mise au rang des processus de communication de base au sein du couple mère-bébé.

Par la suite, au sein du courant développementaliste, anglo-saxon surtout, l'identification projective a été de moins en moins distinguée, en tant que telle, des projections en général, et peu à peu, une sorte d'amalgame est venu englober l'identification projective dans le vaste ensemble, quelque peu flou, de l'empathie, qu'il s'agisse de l'empathie dans la cure ou même de l'empathie la plus quotidienne qui soit.

Il nous semble qu'une articulation soigneuse de l'approche phénoménologique et de l'approche psychanalytique de cette question permettrait, sans doute, d'y voir plus clair et d'éviter des confusions épistémologiques quelque peu dommageables.

Il y aurait là, en outre, une occasion d'approfondissement de la théorie du contre-transfert à laquelle la pratique psychanalytique avec les bébés peut, selon nous, beaucoup apporter via des concepts tels que ceux « d'énaction » ou « d'enactment » chers à [S. Lebovici \(1994\)](#), et dont la dimension phénoménologique ne peut être laissée-pour-compte.

## À propos du concept de théorie de l'esprit

Sous le terme de théorie de l'esprit, dont la référence épistémologique est d'origine cognitive, on désigne habituellement la capacité d'un sujet à se représenter les projets, les intentions et, finalement, le point de vue intellectuel de l'autre.

La théorie de l'esprit connaît aujourd'hui un grand succès et ceci, tant dans le champ du développement normal ([S. Baron-Cohen et al., 1992](#)) que dans celui de la psychopathologie, et notamment de la pathologie autistique ([U. Frith, 1992](#)).

La théorie de l'esprit vise au fond à rendre compte du fait que le bébé, au cours de son développement précoce, doit peu à peu accéder à l'idée que l'autre a un monde représentationnel qui lui appartient, c'est-à-dire qu'il peut avoir des pensées, des intentions, des projets, des intuitions (qui correspondent peut-être, sur le plan cognitif, à l'empathie dans le champ émotionnel ?), et que ces différents contenus de pensée peuvent être différents des siens (ceux du bébé).

Comme on le voit, il y a là la description de l'un des aspects de l'accès à l'intersubjectivité ([B. Golse, 2006](#)).

## La position de P. Fonagy : la capacité réflexive et le mécanisme d'interprétation interpersonnelle

Plus récemment, P. Fonagy a montré qu'il existe sans doute des précurseurs de cette théorie de l'esprit et, en particulier, au niveau de ce qu'il appelle la « capacité réflexive » qui correspondrait d'abord, et alors seulement, à l'intégration par l'enfant du fait que lui-même et l'autre fonctionnent en termes « d'états mentaux ».

Mais, plus encore, il insiste sur le fait que ces « états mentaux » ne sont ni spécifiquement de nature cognitive, ni spécialement ni spécifiquement de nature

émotionnelle, mais qu'ils sont seulement des « états mentaux » au sens le plus global du terme.

Dans ces conditions, il fait l'hypothèse d'un « Mécanisme d'interprétation interpersonnelle » (MII) qui permettrait à l'enfant d'accéder à cette capacité réflexive, et, outre le fait que cette dernière apparaît bel et bien comme un précurseur de la théorie de l'esprit, dans la mesure où cette capacité particulière sollicite le registre émotionnel et la vie intrapsychique, elle permet également de jeter un pont entre la psychanalyse et la théorie de l'attachement puisque l'on peut penser que de la qualité du MMI va dépendre en grande partie de la capacité du bébé à créer des liens d'attachement sécures et fiables.

*Là encore, on retrouve donc un possible point de rencontre entre le développement intellectuel et affectif de l'enfant, dans cette zone particulière, et essentielle, de l'accès à la représentation de la vie psychique de soi et d'autrui.*

*On voit que les travaux de P. Fonagy nous permettent de penser une sorte de carrefour entre cognition et affectivité, et donc peut-être entre identification projective et théorie de l'esprit, compte tenu du fait que pouvoir imaginer les pensées cognitives de l'autre suppose de pouvoir se « mettre dans sa tête », c'est-à-dire pouvoir s'identifier à lui en se projetant dans son espace psychique.*

## **Points de convergence entre ces deux concepts et hypothèses sur leurs mécanismes interactifs intimes**

Il est clair aujourd'hui que ces deux concepts sont, pour les cliniciens, d'une grande utilité, non seulement pour décrire la psychodynamique du fonctionnement de leurs patients, mais encore pour échanger entre eux et se comprendre quant aux situations psychologiques ou psychopathologiques décrites.

Mais qui dit d'un concept qu'il est utile, ne dit pas encore, pour autant, qu'il est valide, la validité scientifique d'un concept réclamant, pour être affirmée, que les mécanismes intimes du concept concerné puissent être objectivés et, en quelque sorte, démontrés.

Or, ceci n'est pas encore le cas, à l'heure actuelle, ni pour l'identification projective, ni pour la théorie de l'esprit, dont on peut encore, en dépit de leur indéniable efficacité heuristique, se demander par où elles passent et par où elles se jouent, c'est-à-dire quels en sont les maillons interpersonnels ou intersubjectifs.

Quoi qu'il en soit, et que l'on envisage les choses sous l'angle des pensées ou des affects, il est sans doute possible de faire un pont entre la théorie de l'esprit, d'inspiration cognitive, et le concept d'identification projective normale tel que l'a développé W.R. Bion au sein même de la théorie psychanalytique, c'est-à-dire, nous l'avons dit, non pas dans une perspective kleinienne liée au jeu des pulsions de mort et pas non plus dans une perspective contretransférentielle ou empathique, mais dans une perspective davantage centrée sur le développement de la communication.

Étant entendu que ni l'identification projective, ni la théorie de l'esprit ne peuvent fonctionner sans un support interactif ou intersubjectif, force est alors d'essayer de comprendre la nature de ce support afin de pouvoir en décrire les mécanismes intimes, lesquels ne peuvent se fonder que sur un processus de perception réciproque des différents partenaires de la relation.

Après quelques rappels sur les processus perceptifs, nous dirons un mot de la question de l'empathie dans ses rapports avec les « neurones-miroir », avant de développer les hypothèses qui découlent de notre propre programme de recherches.

## Quelques rappels sur les processus perceptifs

### **Le concept d'attention**

Très en vogue à l'heure actuelle au travers du concept de troubles des processus d'attention dans le cadre de l'hyperactivité (*Attention Deficit and Hyperactivity Disorders*), ce terme est probablement devenu fort polysémique en fonction des cliniciens ou des chercheurs qui y recourent, parmi lesquels, bien entendu, les cognitivistes et les psychanalystes (depuis S. Freud jusqu'à W.R. Bion).

Dès 1911, S. Freud insistait sur le caractère actif de la fonction perceptive, les organes des sens ne recevant pas passivement les informations de l'extérieur, mais allant au contraire au-devant d'eux, à l'extrémité des « organes des sens ».

Dans ce travail tout à fait pionnier et précurseur, S. Freud soulignait que l'appareil psychique ne peut travailler que sur de petites quantités d'énergie et que, pour ce faire, il a besoin d'aller prélever, de manière cyclique, dans l'environnement de petites quantités d'information (nous dirions aujourd'hui, à la manière du radar, ce qui souligne nettement l'aspect rythmique des processus en jeu).

À la lumière des connaissances actuelles, il est tout à fait pensable que la substance réticulée du tronc cérébral puisse participer à ce filtrage périodique des perceptions, nous y reviendrons.

En tout cas, toutes les données neurophysiologiques modernes vont, aujourd'hui, dans le sens de cette intuition freudienne d'une dimension fondamentalement active des perceptions, comme en témoignent, par exemple, les travaux sur les oto-émissions provoquées qui montrent bien que le stimulus auditif traité par le cerveau n'est en rien le son externe directement, mais bien le signal sonore homothétique au signal sonore externe et reconstruit, comme en miniature, par la cochlée.

Quoi qu'il en soit, sur le fond de ces processus d'attention, c'est l'équilibre entre le couple mantèlement/démantèlement et les processus de segmentation qui va permettre l'instauration de la comodalité perceptive propre au bébé et, partant, qui vont lui ouvrir la voie de l'intersubjectivité.

Certaines études actuelles en neuro-imagerie (N. Boddaert et al., 2004) semblent d'ailleurs montrer que la zone temporale décrite comme anormale au cours des états autistiques (soit le sillon temporal supérieur) serait une zone précisément consacrée à l'organisation comodale des perceptions, ce qui va bien dans le sens de la conception de la pathologie autistique comme entrave à l'accès à

l'intersubjectivité et donc, dans le sens aussi d'un certain nombre des hypothèses présentées ici.

### ***Le concept de démantèlement***

Décrit par D. Meltzer (1980) à partir de son activité de thérapeute auprès d'enfants autistes et de la reconstruction de leur monde initial qu'il a pu en déduire, il désigne un mécanisme qui permet, en effet, à l'enfant de cliver le mode de ses sensations selon l'axe des différentes sensorialités, afin d'échapper au vécu submergeant d'un stimulus sollicitant sinon, d'emblée et de manière permanente, ses cinq sens simultanément (ceci étant vraisemblable pour les enfants autistes, mais plausible également pour les bébés normaux dont le fonctionnement passe, on le sait maintenant, par un certain nombre de mécanismes autistiques transitoires).

Il s'agit donc d'un processus de type intersensoriel dont l'inverse, le mantèlement, permet, au contraire, à l'enfant de commencer à percevoir qu'il existe une source commune de ses différentes sensations qui lui est extérieure (noyau d'intersubjectivité primaire) et c'est, bien évidemment, la mise en jeu du couple mantèlement/démantèlement qui s'avère ici essentielle.

### ***La segmentation***

Elle permet de ressentir chaque stimulus sensoriel comme un phénomène dynamique et non pas statique, seul ce qui est en mouvement pouvant, probablement, être perçu.

Il s'agit donc d'un phénomène intrasensoriel, et non pas intersensoriel comme l'est le couple mantèlement/démantèlement.

Mais, nous pouvons supposer ici deux types de segmentation : une segmentation de type central, et une segmentation de type périphérique.

*La segmentation centrale* serait celle décrite par S. Freud, qui a été évoquée ci-dessus en prenant l'image du radar, et dont la substance réticulée du tronc cérébral pourrait être en partie le support.

*La segmentation périphérique* serait pour une part une compétence propre au bébé par le biais de ses différents « sphincters » sensoriels, et pour une part le fruit d'une coconstruction interactive entre l'adulte et le bébé.

Le bébé est, en effet, capable de segmenter lui-même ses différents flux sensoriels au niveau de la périphérie de son corps.

L'exemple le plus clair est, sans doute, celui du clignement palpébral qui permet une segmentation (aussi rapide soit-elle et quoi qu'il en soit du phénomène de rémanence rétinienne) de son flux visuel, et l'on sait que certains témoignages d'adultes anciens autistes ont insisté sur la difficulté qui leur était apparue, au moment de l'émergence de leur coquille autistique, pour, en quelque sorte, apprendre à cligner des yeux, chose si naturelle pour les individus sains, mais si peu naturelle pour eux.

On peut utilement se demander si le cognement des yeux ou le bouchage des oreilles chez certains enfants autistes ou chez certains enfants gravement carencés (dépression anaclitique et hospitalisme de R. Spitz, 1979) ne revêtent pas également cette fonction de segmentation périphérique quant à la vision et à l'ouïe.

En ce qui concerne les autres modalités sensorielles dépourvues de « sphincter » sensoriel, à savoir le goût, l'odorat et le tact, les choses demeurent plus délicates à conceptualiser, mais les stéréotypies de tapotage, de léchage ou de flairage, rangées par D. Meltzer (1980) dans le cadre des processus de démantèlement, peuvent peut-être être conceptualisées dans cette perspective.

Mais, par ailleurs, la segmentation périphérique des différents flux sensoriels peut aussi être le fait de la dynamique des interactions précoces. On peut parler ici de segmentation interactive.

Nous ne citerons ici que le très intéressant travail de E. Friemel et N. Tranh-Huong (2004) qui montre bien l'impact de la qualité des interactions précoces sur les modalités de l'exploration visuelle par le bébé de son monde environnant.

Quand les interactions sont harmonieuses, il existe une sorte de maturation repérable de ces modalités d'exploration : le premier mois de la vie serait consacré à la fixation du regard du bébé sur des cibles dites, par ces auteurs, « indéterminées » mais que l'on pourrait en fait définir comme rapidement changeantes (soit que le bébé ne fixe pas son regard, soit que le portage de la mère l'incite à changer sans cesse de lieu de focalisation visuelle), le 2<sup>e</sup> mois de la vie permettrait la fixation visuelle du bébé sur le visage de la mère, et le 3<sup>e</sup> mois de la vie serait dévolu à la découverte attentive des différents objets extérieurs grâce à une dynamique conjointe des regards du bébé et de la mère, et en appui sur le repérage précédent du visage maternel.

Si les interactions sont inadéquates, ou même simplement neutres, cette maturation ne s'observe pas, et dans l'optique de ce travail, on peut sans doute dire que la segmentation visuelle demeure alors chaotique ou anarchique.

En ajoutant, bien entendu, que ce qui vaut pour le flux visuel vaut aussi, probablement, pour les autres flux sensoriels.

### **Équilibre dynamique entre mantèlement/démantèlement et segmentation**

Finalement, et c'est là que nous souhaitions en venir, cet équilibre qui se joue sur le fond des processus d'attention paraît donc devoir être considéré comme se situant au cœur même des processus perceptifs, puisque seule une segmentation des différents flux sensoriels *selon des rythmes compatibles* permet le mantèlement des sensations, et donc l'accès à l'intersubjectivité.

On peut aisément imaginer que cet équilibre comporte intrinsèquement une structure dynamique propre à chaque dyade, et c'est ce qui nous fait parler de structures processuelles plutôt que d'états.

À titre d'exemple, la mise en rythme des flux sensoriels est essentielle, par exemple, à l'avènement du langage, dans la mesure où celui-ci s'origine fondamentalement et irréductiblement dans l'intersubjectivité qui en est, sans conteste, la condition *sine qua non*.

La voix maternelle occuperait alors ici une place particulière dans la mesure où autant la segmentation visuelle est physiologiquement aisée (grâce à la rythmicité du sphincter palpébral), autant la segmentation auditive est délicate (en

l'absence de sphincter auditif, il faut se boucher les oreilles pour ne pas entendre, ce que certains bébés, seulement, savent faire).

La voix maternelle, dont on sait l'importance pour la sémiotisation du monde de l'enfant, ne peut donc être segmentée que de deux manières, soit à partir de l'enfant lui-même (par la variation de son état d'attention), soit à partir du discours de la mère elle-même (quand elle procède à des variations sur la musique de son langage).

Ceci suppose conjointement que les processus d'attention du bébé soient intacts et suffisamment mobiles, et que le langage maternel ne soit pas rendu par trop monotone du fait de telle ou telle psychopathologie, dépressive notamment.

Ce que nous pointons là à propos du langage a, aujourd'hui, une valeur prototypique mais, il est clair que le même équilibre dynamique entre mantèlement/démantèlement et segmentation se joue probablement pour chacun des différents flux sensoriels, et que la mère jouerait ainsi comme « chef d'orchestre » des différentes segmentations sensorielles de son bébé, comme un chef d'orchestre l'aidant à segmenter ses différents flux sensoriels selon des rythmes compatibles et, ce faisant, comme un chef d'orchestre l'aidant au mantèlement de ses sensations, et donc à une avancée progressive vers une intersubjectivité stabilisée (aucun objet ne peut, en effet, être ressenti comme extérieur à soi-même, tant qu'il n'est pas appréhendé par au moins deux modalités sensorielles simultanées, ce qui a été bien montré par les travaux des cognitivistes tels que ceux d'A. Streri, et ce qui souligne l'importance de la comodalisation comme agent central de l'accès à l'intersubjectivité).

À défaut d'une telle fonction maternelle suffisamment efficace, le bébé ne pourrait alors que se raccrocher à un objet (interne ou externe ?) figé (éventuellement de type autistique ?), soit à un objet entravant simultanément ses processus d'attention, de mantèlement et de segmentation rythmée, et par-là, son accès à une comodalité effective.

## La question de l'empathie, des représentations d'action et des neurones-miroir

S. Freud a toujours, et ceci dès le début de son entreprise métapsychologique, avancé l'idée que la pensée se trouvait liée à, si ce n'est conditionnée par, la suspension de l'action ou l'ajournement de celle-ci, comme il le dit en 1925 dans son article sur « La négation ».

Cette hypothèse, tout à fait centrale pour S. Freud, organise même le vif du dispositif technique de la cure-type puisqu'il est demandé au patient de s'allonger et de limiter au maximum sa motricité, afin de favoriser l'émergence de représentations mentales.

Qui dit ajournement de l'action, dit peut-être anticipation mentale de celle-ci et certaines données récentes de la neurophysiologie cérébrale viennent désormais tout à fait à l'appui de cette conception de la pensée fondée sur des représentations de l'action non effectuée.

M. Jeannerod et son équipe, comme d'autres laboratoires dans le monde, ont ainsi pu montrer que si l'on demande à un sujet, non pas d'agir, mais d'observer l'action faite devant lui par un autre, voire même de se représenter mentalement l'action qu'il vient d'effectuer ou même une action quelconque, ce sont les mêmes zones cérébrales qui s'activent que lors de la réalisation de l'action, mais à des niveaux d'intensité fonctionnelle (métabolique, électrique ou vasculaire) moindres.

Les neurones responsables de cette activation cérébrale en miroir de l'action d'autrui ont été dénommés « neurones-miroir » (V. Gallese, 2003), et ces données récentes de la neurophysiologie viennent évidemment à l'appui des intuitions de E. Husserl (1918) qui insistait sur le fait qu'il n'y avait pas de subjectivité possible en dehors d'une véritable intersubjectivité.

Quoi qu'il en soit, la pensée de l'action reposerait ainsi sur la mise en jeu, à des niveaux d'intensité réduite (subliminaire), des mêmes circuits cérébraux que ceux qui sous-tendent l'action et ceci a pu être prouvé par des techniques telles que l'IRM fonctionnelle (imagerie par résonance magnétique), le PET-Scan (scanner par émission de positrons), ou l'étude des débits vasculaires et des modifications métaboliques lors de la réalisation d'une tâche.

Ce type de fonctionnement est désormais suffisamment prouvé pour être utilisé dans l'entraînement des sportifs de haut niveau à qui, en dehors de leur entraînement classique, on propose aussi des moments de concentration sur la représentation mentale de leur acte sportif afin d'aider, en quelque sorte, au frayage à basse énergie et donc à la facilitation des circuits cérébraux en jeu dans la réalisation de leur mouvement réel.

Il apparaît donc que ces découvertes neurophysiologiques récentes vont tout à fait dans le sens de l'hypothèse freudienne quant aux liens entre action et représentations, en ajoutant cependant qu'au début du développement de l'enfant, pensée et action sont véritablement indissociables, alors qu'ensuite c'est l'ajournement de l'action qui stimule et favorise les processus de pensée.

Ces découvertes ouvrent en quelque sorte la voie d'une nouvelle phénoménologie puisque, pour la première fois on disposerait aujourd'hui d'un schéma permettant de comprendre comment un sujet peut participer cérébralement à l'action d'un autre, c'est-à-dire « faire corps avec lui » psychiquement, c'est-à-dire encore faire preuve d'empathie.

Nous verrons qu'il y a là, pour nous, une piste utile pour imaginer les mécanismes interactifs intimes de l'identification projective.

## Les hypothèses possibles à partir des données issues du programme de recherche « PILE »

Il s'agit d'une recherche sur les précurseurs corporels et interactifs, en première année de vie, de l'accès de l'enfant au langage verbal et à la communication, recherche actuellement en cours à l'hôpital Necker-Enfants Malades (B. Golse, V. Desjardins).

## Le cadre de la recherche

Lors du transfert de notre équipe de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul à l'hôpital Necker-Enfants Malades, et de la restructuration du service de Pédopsychiatrie au sein de ce dernier établissement, un programme de recherche a, en effet, été mis en place sur les précurseurs corporels et comportementaux de l'accès de l'enfant au langage verbal.

Ce programme de recherche collaboratif impliquant notamment des psychanalystes et des mathématiciens, est intitulé PILE, et il n'aurait pas pu être pensé, lancé et organisé sans le concours de Valérie Desjardins, d'abord, puis désormais celui de Lisa Ouss.

Il s'agit d'une recherche multiaxiale qui vise notamment à analyser les productions vocales, le regard et les mouvements du bébé quand il se trouve confronté à la parole de l'adulte, en situation dyadique ou triadique<sup>4</sup>.

## Les hypothèses principales de la recherche

On pourrait les résumer de la manière suivante :

- il n'y a pas d'accès possible à la communication et au langage verbal sans accès préalable à l'intersubjectivité ;
- il n'y a pas d'accès possible à l'intersubjectivité sans comodalisation harmonieuse (par le bébé) des flux sensoriels émanant de l'objet (la mère ou l'adulte qui dispense les soins à l'enfant), comodalisation qui renvoie au mécanisme de « mantèlement » intersensoriel ;
- il n'y a pas de comodalisation harmonieuse de flux sensoriels émanant de l'objet, sans une mise en rythmes compatibles de ces flux sensoriels grâce au mécanisme de segmentation intrasensorielle (évoqué ci-dessus).

À partir de là, une autre manière d'exprimer les choses est de dire que la communication préverbale (analogique) entre mère et bébé doit d'abord se passer dans de bonnes conditions pour qu'un jour, le langage ou la communication verbale (digitale) puisse normalement advenir.

Autrement dit encore, il faut que toute une série de mises en contacts rythmiques se mettent en place entre la mère et le bébé, pour que le langage soit ultérieurement possible et, dans le cadre du programme « PILE », nous concentrons notre attention sur le mouvement des mains du bébé, sur les contacts mère-

---

4. Une cellule vidéo de haute technologie a aujourd'hui été installée grâce à la collaboration d'Alain Casanova (avec lequel nous travaillons déjà depuis de nombreuses années au sein de la collection multimédia « À l'aube de la vie » cofondée par nous-mêmes et S. Lebovici), et plusieurs équipes ont d'ores et déjà été mises en place dans cette perspective, à savoir une équipe pour l'analyse du son en lien avec l'IRCAM (Institut de recherche sur la communication acoustique et musicale), une équipe pour l'analyse des mouvements et une cellule de réflexion pour la difficile question de l'analyse des regards, toutes deux en lien avec le LISIF (Laboratoire d'instruments et systèmes d'Île-de-France) de Jussieu, une équipe de statisticiens enfin, en lien avec le CERMICS de l'École des Ponts-et-Chaussées.

bébé par le croisement des regards, et sur les productions vocales de la mère et du bébé, tout ceci en première année de vie (entre 3 et 9 mois) avec, ensuite, un suivi de l'enfant jusqu'à l'âge de 4 ans (sur les différents plans de son développement intellectuel, de son développement psychodynamique, de l'attachement et, bien sûr, de la maturation de son langage).

## Les bases interactives possibles de l'identification projective et de la théorie de l'esprit

Bien entendu, il ne s'agit pas de chosifier ces concepts.

Face à de tels concepts qui sont actuellement rentrés dans les mœurs des cliniciens ou des chercheurs, on se sent, en réalité, quelque peu écartelé entre deux pôles opposés : soit les considérer comme de simples modèles utiles d'un point de vue pratique, soit vouloir en démontrer la validité scientifique par la mise à jour de leurs mécanismes concrets.

Pour notre part, il nous semble que l'utilité de ces concepts ne fait pas de doute, en permettant pour l'identification projective, le dialogue entre cliniciens et la description clinique de la dynamique psychique des patients, et pour la théorie de l'esprit, le dégagement de nouvelles pistes de recherche notamment dans le champ des pathologies autistiques ou psychotiques.

En revanche leur validité demande encore à être prouvée.

En son temps, J. de Ajuriaguerra disait, à propos du « passage d'inconscient à inconscient », que la seule chose sûre était que cela ne « passait pas par l'auréole », voulant dire par-là que les processus de la transmission inter ou transgénérationnelle n'étaient certes pas du registre magique, et qu'il faudrait bien, un jour, parvenir à en comprendre et à en décrire les supports corporels ou relationnels.

À l'heure actuelle, il en va un peu de même pour nous, à propos des identifications projectives et de la théorie de l'esprit, dont nous avons évoqué les points de recouvrement.

Nous avons, nous aussi, à tenter d'en découvrir les assises « biologiques » (au sens large du terme), mais nous avons à le faire sans les réifier dans des schémas par trop réducteurs qui privilégieraient indûment la neurophysiologie de la perception, au détriment de la construction du registre intrapsychique.

Bien entendu, dans le cadre de ce travail et dans l'état actuel de nos recherches, nous ne pouvons proposer que quelques pistes de réflexion qui n'ont encore valeur que d'hypothèses et qui, comme telles, restent à démontrer.

Il nous semble cependant, ici comme ailleurs, qu'il est épistémologiquement plus sain d'avoir des hypothèses, fût-ce des hypothèses destinées à être réfutées, que de ne pas en avoir du tout, car ne pas en avoir nous condamnerait, à propos de l'identification projective et de la théorie de l'esprit, à ne pouvoir recourir à ces concepts et à les utiliser que dans une attitude de croyance quelque peu a priori, voire même... « mystique » !

Il importe de rappeler la répartition en deux groupes distincts, des différents flux sensoriels : le toucher (T), l'olfaction (O) et le goût (G) d'un côté qui sont tous des sens réclamant une proximité avec l'objet, et d'autre part l'audition (A) et la